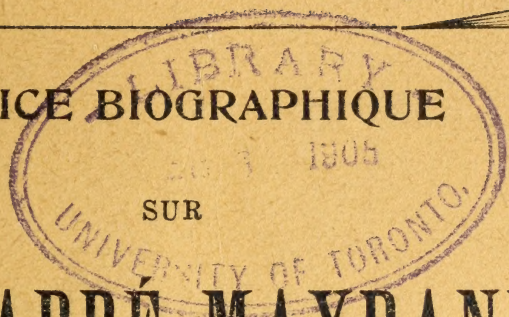
Can. Hist. Biog. M.



NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

M. L'ABBÉ MAYRAND

Curé de Saint-Isidore (Dorchester)

PAR

L'abbé Th. G. Rouleau.

"Dilectus Deo et hominibus."
(Eccli. 45, 1.)

QUEBEC
IMPRIMERIE DARVEAU

1904

Digitized by the Internet Archive
in 2014

http://archive.org/details/noticebiographi00roul

M. l'abbé F. X. Lactance Mayrand

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

M. L'ABBÉ MAYRAND

Curé de Saint-Isidore (Dorchester)

PAR

L'abbé Th. G. Rouleau.

"Dilectus Deo et hominibus."
(Eccli. 45, 1)

Avec les compliments
de
l'Abbé TH. G. ROULEAU,
Principal
Carmel de Laval

QUEBEC
IMPRIMERIE DARVEAU

1904

Imprimatur,

C.-A. MAROIS, V. G.

Administrateur.

Québec, 16 mars 1904.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

M. L'ABBÉ MAYRAND

CURE DE

SAINT-ISIDORE (Dorchester)

" Dilectus Deo et hominibus."
(Eccli. 45, 1.)

Encore un confrère, ami des plus intimes, disparu ! Nos rangs s'éclaircissent rapidement, et, au déclin de l'âge, nous sentons davantage le vide créé par la mort de ceux qui nous étaient chers. Il semble qu'ils emportent dans leur tombe le meilleur de notre âme.

Il n'y a pas deux ans, le Docteur Arthur Vallée succombait dans la pleine maturité

de son talent et l'éclat que donne à une personnalité, le prestige d'une science très étendue, jointe à une intégrité parfaite et à une régularité exemplaire. Il n'y a que quelques mois, nous apprenions le décès du révérend monsieur O. Naud, avant d'avoir été informés de sa maladie. Seulement huit jours pour passer du confessionnal à la tombe !

Le 5 mars, c'est M. l'abbé F. X. Lactance Mayrand qui nous quitte. Celui-là, la mort ne l'a pas pris d'assaut. Elle l'a miné, pour ainsi dire, à coups d'aiguille. L'hydropisie faisait œuvre lente, et le cher ami, pendant plus de huit mois, suivant, avec toute la sérénité d'une âme foncièrement chrétienne, les progrès d'une maladie qu'il savait incurable, a médité à loisir les *années éternelles*. Parfaitement résigné à la volonté de Dieu, faisant, tous les jours, le sacrifice d'une vie qui pouvait, disait-on, lui être ravie soudainement et

sans qu'il en eût conscience, il a lutté cependant, avec intelligence et énergie, contre le mal envahisseur, pour éloigner le fatal dénouement.

Il avait réglé ses affaires temporelles, aussitôt que le médecin l'eut prévenu de la gravité de son état ; un confrère pieux et dévoué était chargé de la desserte de sa paroisse et restait constamment auprès de lui ; il n'avait donc qu'à s'occuper de son salut. Convaincu de l'obligation qui incombe au prêtre — plus encore qu'au simple fidèle—de se sanctifier toujours davantage, " *Sanctus sanctificetur adhuc* " (Apoc. 22, 11), il consacra ces longues semaines d'isolement, d'ennuis et de douleurs à compléter dans sa chair les souffrances de Jésus-Christ. " *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea* " (Col. 1, 24).

Jeter un coup d'œil rapide sur les diverses étapes d'une vie humble et douce,

" *Mitis sum et humilis* " (Mat. 11, 29) ; suivre tout bonnement notre vénérable ami du berceau à la tombe ; grouper en un modeste faisceau, les principaux traits d'une âme vraiment sacerdotale, voilà tout mon dessein. On ne trouvera dans ce travail ni l'intérêt qu'inspire une série d'actions bruyantes, ni le plaisir délicat que procure une phrase artistement travaillée. Heureux serai-je, si l'accomplissement d'un devoir que semblait m'imposer une longue et sincère affection, adoucit la juste douleur des parents, édifie certains amis et fait durer quelque peu la mémoire d'un confrère aussi aimable que pieux.

Né à Deschambault le 24 janvier 1850 du docteur François-Xavier Mayrand, et de Marie-Flavie Beaudry, le jeune Lactance eut le bonheur de grandir dans un milieu tout parfumé de l'esprit chrétien et embelli par le charme que les

bonnes manières et l'*instruction* savent donner à un foyer patriarcal. Le docteur Mayrand alliait à une compétence professionnelle incontestable, de fortes convictions et un sentiment du *devoir* entretenu et fortifié par les pratiques de la religion. Il rendait de grands services aux âmes, tout en soignant les infirmités corporelles. Un de ses frères, ancien curé de Sainte-Ursule, comté de Maskinongé, a couronné, quelques années avant sa mort, toute une vie d'abnégation et de sacrifices par des fondations importantes, qui l'ont rangé parmi les bienfaiteurs insignes du beau diocèse des Trois-Rivières. Madame Mayrand appartenait à la famille Beaudry dont les traditions vraiment chrétiennes sont d'autant plus dignes d'éloges qu'elles s'éloignent des mœurs faciles de notre temps. Un des frères de Madame Mayrand, l'abbé Augustin Beaudry, est mort à l'Hôpital-Général, après avoir été curé de

Charlesbourg où, durant vingt-quatre ans, il ne cessa d'édifier par une austérité de vie et une piété peu communes. Les deux familles Mayrand et Beaudry se distinguent par le nombre et la qualité des prêtres et des religieuses qu'elles donnent à l'Eglise.

Notre ami s'imprégna presqu'inconsciemment de l'atmosphère heureuse dans laquelle se déroulèrent ses premières années. On peut dire à son sujet : " *Prævenisti eum in benedictionibus* : Dieu le prévint en bénédictions." (Ps. 20, 4.) Aussi tout petit enfant, attira-t-il sur lui l'attention de son vénérable curé, et, comme le docteur, son père, sans être riche, avait une bonne clientèle, il eut l'avantage d'entrer au petit Séminaire de Québec à l'âge de douze ans.

Sans être des plus brillants, Lactance ne s'éloigna jamais beaucoup de la *tête de sa classe.* Intelligence d'une assez belle

envergure, mémoire heureuse cultivée avec constance, jugement sain, perspicacité remarquable, travail opiniâtre en dépit ou peut-être à raison de l'externat auquel l'astreignait un estomac réfractaire à l'alimentation carnée, tout contribuait à donner à ses études une force plus qu'ordinaire. Ses qualités naturelles le faisaient aimer, et sa grande piété le prémunissait contre la dissipation à laquelle sont exposés les étudiants externes dont la famille n'habite pas la ville. Toujours à son devoir, il était l'un des premiers rendus aux exercices de piété auxquels le Séminaire a soin d'assujétir les élèves externes. Rien de plus édifiant surtout de voir, tous les dimanches matin, ce bel enfant si recueilli, pendant la récitation de l'office de la Sainte Vierge et durant la messe, à laquelle il communiait généralement.

Ainsi s'écoula la jeunesse de ce nouveau

Samuel. Au seuil de la majorité, le choix d'une carrière ne pouvait être entravé que par ces délicatesses de l'âme pure qui doivent faire trembler les chrétiens ordinaires, ou par quelque faiblesse physique indépendante de la volonté humaine. Les premières, en découvrant à l'esprit toutes les beautés et les grandeurs du sacerdoce — *Thabor resplendissant de la lumière du Christ* — lui rappellent vivement les terrifiantes clartés et le roulement des tonnerres du Sinaï. M. Mayrand échappa d'autant moins à ces saintes frayeurs, qu'une disposition naturelle de son estomac débile pouvait accroître pour lui les difficultés du ministère. Il n'avait mangé jusque-là ni viande, ni poissons. Du laitage, du saindoux, des fruits constituaient avec le pain son régime alimentaire. Cependant la vocation était évidente, les dispositions de son âme indiscutables, les élans de son cœur très spontanés, son

directeur n'hésita pas. M. Mayrand prenait la soutane en septembre 1870 et, tout en suivant son cours de théologie au Séminaire, il travaillait à l'Archevêché comme sous-secrétaire. Habitué à mettre de l'ordre dans tous ses travaux, plié dès son enfance à une discipline exacte, brisé aux belles manières, pieux par nature et par conviction, il rendait de réels services dans un bureau auquel tout le clergé d'un diocèse a constamment affaire. Monseigneur Baillargeon, en utilisant les qualités précieuses d'un lévite exemplaire, assurait une vocation sacerdotale, et permettait à son protégé de suivre le régime que requérait une faible constitution. Le séminariste s'habituait graduellement à une alimentation plus substantielle et acquérait, au contact d'ecclésiastiques de grande valeur intellectuelle et morale, une expérience des plus précieuses. Le 30 mai 1874, Monseigneur E. A. Taschereau,

qui, devenu archevêque de Québec après avoir été supérieur du Séminaire, avait pu apprécier les qualités sérieuses de son ancien élève, et suivre dans les moindres détails la vie du séminariste, lui imposait les mains, et lui adressait cette parole dont l'écho nous fait encore trembler, à trente années d'intervalle : " *Tu es sacerdos in æternum.* Vous êtes prêtre aujourd'hui et pour l'éternité ". (Ps. 109, 4).

L'abbé Mayrand continua, même après son ordination, à remplir les fonctions de sous-secrétaire à l'archevêché de Québec. Au mois d'octobre suivant, il fut nommé vicaire du vénérable M. Rousseau, curé de Saint-Thomas de Montmagny, dont la vie exemplaire est encore présente à la mémoire de tous. Plein de zèle et de bonté, il se dévoua entièrement au ministère paroissial rendu plus onéreux par une épidémie de petite-vérole. Il n'était pas homme à reculer devant le

danger de la contagion, quoique, à raison de la faiblesse de son tempérament, il courût de plus grands risques. Les paroissiens de Saint-Thomas n'ont pas oublié la charité de ce jeune prêtre qui, le jour et la nuit, se dépensait au chevet des variolés. C'est dans l'exercice de ce saint ministère, qu'il fut atteint de la terrible maladie dont il devait porter les marques jusqu'à la fin de sa vie. Heureux le ministre de Jésus-Christ qui, comme le Divin Maître, peut, au tribunal suprême, montrer sur son corps les stigmates d'un vrai zèle pour le salut des âmes !

En 1876, Monseigneur Persico, chargé de la cure de Sillery, demanda l'abbé Mayrand comme vicaire. L'ancien évêque de Savannah (Géorgie) alliait à une haute culture intellectuelle, une connaissance très grande des hommes. Les fonctions qu'il remplit à Rome, après son retour dans la Ville Eternelle, sont une preuve

sans conteste de son mérite. D'ailleurs sa courte administration à Sillery a été marquée au meilleur coin. Le choix qu'il fit de notre vertueux ami—si honorable pour ce dernier—fut ratifié par Monseigneur Taschereau, et il nous est bien agréable de dire, à la lonange de M. Mayrand, qu'il justifia la confiance qu'on avait mise en lui. L'estime, que le futur cardinal [1] avait pour lui, ne fit que s'accroître.

Nommé, en 1877, vicaire à Sainte-Anne de Beaupré, paroisse des plus importantes, où affluaient les pélerins de toutes les parties du Canada et des Etats-Unis, M. Mayrand dut se dévouer outre mesure. Les séances au confessionnal, commencées dès les quatre heures du matin et prolongées, pendant la belle saison, bien tard dans la nuit, le fatiguaient beaucoup ; les

1—Monseigneur Persico fut revêtu de la pourpre cardinalice en 1900.

jeûnes nécessités par l'obligation de célébrer la messe aux heures les plus tardives de la matinée, pour satisfaire la piété des fidèles, l'épuisaient ; et ce travail continu, que réclament les mille et une demandes d'une foule désireuse de profiter, le plus possible, d'un pélérinage auquel elle a songé depuis des mois, même des années, était bien audessus de ses forces. Il fut bientôt contraint de quitter ce poste de labeur, mais " il eut l'insigne honneur de célébrer le dernier sacrifice de la messe dans l'antique église de Sainte-Anne de Beaupré, qui fut ensuite démolie pour faire place à la superbe basilique actuelle." [1]

En 1878, on le nomma vicaire à Saint-Romuald où un ministère moins laborieux lui permit de refaire sa santé. Interrogez la population de Sillery, de Sainte-Anne

---

1—*La Semaine Religieuse* de Québec.

et de Saint-Romuald, et vous constaterez que l'abbé Mayrand y a laissé un souvenir qui ne s'effacera pas facilement. On se rappelle avec reconnaissance cet ecclésiastique à l'air distingué, au visage bon et recueilli, au cœur plein de miséricorde. Sa tenue, toujours correcte, devenait très édifiante quand il remplissait les fonctions du saint ministère. Son zèle n'avait rien d'austère, sa conversation était pleine de charmes. Sa patience était inlassable. On venait, en toute confiance, lui faire part des misères intimes, lui demander des conseils. Il écoutait avec une bienveillance constante les confidences les plus ennuyeuses, trouvant toujours une bonne parole, un avis charitable, une pensée qui faisait du bien aux âmes.

L'abbé Mayrand fut le premier curé du Sacré-Cœur de Marie, Mégantic. Il y demeura deux ans, de 1879 à 1881. Personne n'ignore les difficultés qu'occasionne

presque toujours l'organisation d'une paroisse. Tout est à créer, et il faut compter avec des éléments détachés de diverses paroisses, dont l'homogénéité, par conséquent, laisse beaucoup à désirer. Quelle mansuétude il faut avoir pour concilier des intérêts divers, souvent même opposés ! Le site de l'église, la formation du corps des syndics, les sacrifices pécuniaires requis pour les diverses constructions, la création de la municipalité, etc., etc., sont autant de causes de désaccord, de chicanes, de jalousie. La piété de notre ami et son habileté administrative surmontèrent tous ces obstacles. Il savait attendre, choisir les bons moments. Dans le court espace de deux ans, il avait parfaitement organisé sa paroisse, discipliné son monde, établi des confréries qui font encore beaucoup de bien. La chapelle temporaire était pauvre, trop petite pour la population, mais, aux jours de fête,

ornée qu'elle était par les soins du curé, elle prenait un air de solennité qui charmait, et portait à la piété. Un caractère moins pacifique, plus vif, eût peut-être hâté la construction d'une église spacieuse ! Mais eût-il mieux pourvu au salut de son peuple ?—Certainement non. M. Mayrand préférait travailler sur les âmes et son labeur fut fécond. Quand il quitta cette bonne paroisse, les larmes de ses ouailles mêlées aux siennes, attestèrent que la masse des fidèles ressentait l'action salutaire qu'il y avait exercée.

La maladie et le vieil âge du révérend A. Beaudry, curé de Charlesbourg, inspirèrent à l'abbé Mayrand l'idée d'offrir à cet oncle, qui lui était bien cher, ses services comme vicaire. Il serait un auxiliaire moins gênant, et l'expérience, qu'il avait acquise durant les sept années de son sacerdoce, permettrait au vénérable curé de s'en remettre à lui pour une plus

grande part du ministère. Candide illusion qui fait admirer un des beaux côtés du cœur humain, mais qui se dissipa rapidement à la lumière des faits ! L'œuvre du prêtre est une œuvre divine que la chair ni le sang, ni même la volonté de l'homme, ne doivent inspirer. Elle est est essentiellement surnaturelle : *Ex Deo nati sunt* (S. Jean). Le saint curé continua à travailler sans compter ni avec ses forces, ni avec le dévoué neveu, et les relations cordiales ne furent continuées qu'au prix de sacrifices mutuels trop onéreux pour être de longue durée, assez méritoires toutefois pour rendre le service paroissial plus efficace, et donner à la vertu des deux excellents prêtres un cachet plus accentué. M. Mayrand fut à Charlesbourg ce qu'il a été partout, un de ces pasteurs affables et sympathiques qui sont aimés de Dieu et des hommes.

Les deux années qu'il passa à la cure de

Saint-Jean-Baptiste de Québec (1883-85), comme vicaire du révérend M. Plamondon, de pieuse mémoire, mirent en meilleur relief les qualités et les vertus de notre cher ami. Le champ d'action était plus vaste et plus en vue. La société habituelle de plusieurs confrères, qu'il charmait par l'aménité de ses relations et dont il garda le meilleur souvenir, ne pouvait que seconder ses talents et contribuer par une réciproque bienveillance à les faire ressortir. On constata que M. Mayrand prêchait très bien. Ses discours étaient clairs et précis. L'argumentation en était irréprochable, la phrase correcte et élégante. Toujours digne pour le ton et le geste, il savait donner au débit cette onction qui touche et convainc. On admirait la fréquence et la régularité de ses visites aux malades, son assiduité au confessionnal. Il était beau de voir cet ecclésiastique exhorter à la patience ceux

qui souffraient, préparer au suprême voyage ceux qui allaient mourir. Il leur administrait très souvent, même toutes les semaines, les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. En écrivant ces lignes, je ressens une émotion d'autant plus grande que je puis attester personnellement la charité vraiment apostolique, dont il fit preuve au chevet d'une petite parente infirme, qui, après 17 ans de souffrances, a eu le bonheur de recouvrer instantanément la santé au sanctuaire de Sainte-Anne de Beaupré.

En 1885, le révérend monsieur Auclair, dont les infirmités croissaient avec l'âge, et à qui la santé ne permettait pas d'assumer plus longtemps les responsabilités d'un poste, qu'il avait jusqu'alors occupé avec distinction, demanda pour premier vicaire, un prêtre qui pût suppléer, dans la plus large mesure, à ses forces défaillantes, et désigna, au choix de l'Arche-

vêque, l'abbé Mayrand dont il avait, par lui-même, connu et apprécié les belles qualités. Monseigneur Taschereau accéda avec empressement au désir du *Curé de Québec.* Tout le monde sait avec quel tact et quelle distinction notre ami répondit à la confiance de ses Supérieurs, de quelles attentions il sut entourer le vénérable septuagénaire, avec quelle dignité il s'acquitta du devoir de la prédication dans une chaire illustrée par tant de voix éloquentes.

A Saint-Jean de l'Ile d'Orléans où, nommé curé en 1887, il demeura plus de dix ans, M. Mayrand travailla constamment à rétablir et à consolider l'union des esprits et des cœurs que des intérêts locaux tendaient malheureusement à diviser. Sa prudence et sa douceur prévenaient souvent les différends ; sa bonté et son tact règlaient les conflits qui n'avaient pu être empêchés. Toujours étranger aux

luttes des partis, ne cherchant que la concorde dans la justice, il était choisi, en toute sécurité, comme arbitre, dans les affaires en litige. Il avait pris sur son peuple un ascendant remarquable. Les paroissiens n'avaient pas été lents à remarquer les fréquentes et longues séances de leur curé devant le St-Sacrement, surtout quand il s'agissait de résoudre des difficultés ou des questions un peu importantes. Puis on était attiré par mille et un égards qui décèlent la bonté. Il ne rencontrait pas même un petit enfant sans lui adresser une bonne parole. Il s'occupait des intérêts d'un chacun, s'intéressait à toutes les entreprises, subvenait généreusement aux malheureux. L'agrandissement et l'ornementation du cimetière, la décoration de l'église, l'organisation des confréries, les mesures qu'il prit pour combattre l'ivrognerie, et ses visites aux malades, lui gagnèrent le

cœur de tous. Sa charité était proverbiale, et la manière aimable, avec laquelle il secourait les nécessiteux, dénotait un amour véritable pour les pauvres de Jésus-Christ.

Son court passage à la cure de Thetford ébranla une santé déjà avariée. La besogne encombrante de cette paroisse à laquelle les mines d'amiante imprimaient un rapide essor, lui avait été imposée par l'autorité. Monseigneur l'Archevêque avait une confiance très grande dans son expérience et son habileté. Mais le fardeau était trop lourd pour ses forces physiques. Monseigneur Bégin le comprit bientôt et transféra l'abbé Mayrand à la cure de Saint-Isidore où il vient de rendre le dernier soupir.

Les confrères espéraient que le ministère au sein d'une population paisible, étroitement attachée à ses pasteurs, lui permettrait de recouvrer en partie sa

santé première, et de prolonger une carrière vraiment utile. Il pouvait d'ailleurs compter sur l'aide empressé d'un vertueux ecclésiastique aveugle, dont le zèle pour le confessionnal lui était assuré. De fait, M. Mayrand sembla prendre un regain de vie. Mais, après la mort du révérend M. Grenier, il faiblit promptement à la tâche, et, quand on lui donua un vicaire, la maladie qui l'a conduit au tombeau ne pouvait plus être contrôlée. La science et le dévouement d'un médecin, dont l'habilité est incontestée et incontestable, ne purent que prolonger une existence aussi précieuse. Décédé le samedi, 5 mars, au presbytère de Saint-Isidore, dans la cinquante-cinquième année de son âge, et la trentième de son sacerdoce, monsieur l'abbé Mayrand a été inhumé dans l'église de cette paroisse le mardi suivant, 8 mars 1904.

Monseigneur C. A. Marois, Protonotaire

Apostolique, Vicaire Général, et Administrateur de l'Archidiocèse durant le voyage de Monseigneur l'Archevêque en Europe, voulut bien rendre les derniers devoirs à un ancien confrère de classe qu'il estimait beaucoup, et présider les funérailles. Il eut même la bonté de se charger de l'oraison funèbre qui impressionna vivement la foule des prêtres et des fidèles massés auprès de la tombe du très regretté défunt. Ai-je besoin d'ajouter qu'un voile de crêpe planait sur la paroisse en deuil ?

Ce sentiment de poignante douleur, fruit naturel d'une reconnaissance sincère, est une preuve tangible de l'impression profonde que M. Mayrand produisit à Saint-Isidore, durant les quatre années de son ministère Mûri par l'expérience des hommes et des choses, maître de lui-même grâce à une longue pratique des vertus sacerdotales, rendu encore plus

compatissant par la souffrance et les déboires, il s'identifia, dès son arrivée, avec le peuple auquel il a consacré les dernières et les plus fécondes ressources de son zèle apostolique. Les œuvres matérielles ne réclamaient pas ses soins. Il trouvait une paroisse parfaitement organisée : belle église, couvent spacieux, presbytère convenable. Mais il fallait maintenir et fortifier, dans la mesure du possible, les traditions de foi et de morale que la piété de ses prédécesseurs avaient créées ou conservées. Cette œuvre du vrai pasteur, obscure devant les hommes mais si grande aux yeux de Dieu ! ne s'accomplit qu'au prix de sacrifices constants et d'un dévouement inaltérable. Souvent le jour n'y suffit pas, il faut y consacrer les veilles de la nuit. Parfois il faut *bander ses plaies*, pour aller réconforter un malade ou travailler à la conversion d'un pécheur. C'est dans l'accomplissement toujours

spontané, parfois héroïque, de son devoir pastoral que M. Mayrand montrait l'ardeur de sa charité, la générosité de son zèle, la sagesse de ses conseils, une fidélité exemplaire au troupeau que Dieu lui avait confié. Ces qualités et ces vertus n'échappaient pas à la foi simple et sincère des fidèles. Les bons procédés sont plus faciles à saisir qu'un problème d'arithmétique. Il n'est pas besoin d'un cours d'études pour en ressentir les bénignes impressions. " Il suffit d'approcher monsieur le Curé, disaient-ils, pour voir comme il est bon et compatissant ! " Aussi s'émeuvent-ils à la nouvelle que la maladie dont il souffrait était incurable. On pleure et l'on prie dans chaque foyer. On organise un pélérinage à la chapelle de Ste-Anne à Ste-Marie, Beauce, sanctuaire pieusement érigé par la famille Taschereau. Six à sept cents paroissiens vont demander à la *grande Thaumaturge* la gué-

rison de leur pasteur. Qu'il était touchant de voir cette théorie de voitures remplies de fidèles recueillis, anxieux d'obtenir la prolongation d'une vie qui leur était chère! On crut, pendant qnelques jours, que cette unanimité dans la prière avait été exaucée. Le vénéré malade paraissait plus fort. Mais la joie fut de courte durée. L'hydropisie continuait ses ravages. Cependant le bon Dieu permit que M. Mayrand passât les derniers mois de sa vie au presbytère de Saint-Isidore. Il avait quitté l'Hôtel-Dieu du Précieux-Sang, en dépit des craintes du médecin et de ses amis. *Il voulait mourir au milieu des siens.* C'était une grande consolation pour son peuple. On pouvait suivre plus assidûment la marche de la maladie, donner des marques de sympathie, et les prières étaient plus nombreuses et plus ferventes.

C'est dans cette atmosphère, toute d'affection et de piété, que, muni des

sacrements de la sainte Eglise, assisté par un confrère pieux qui s'est tenu à son chevet, durant la terrible agonie, qui dura toute une nuit, M. l'abbé Mayrand remit son âme au bon Dieu, vers les six heures du matin. Quelques semaines auparavant, monsieur l'abbé Mercier lui apprenant qu'un de ses paroissiens, éloigné des sacrements depuis nombre d'années, s'était confessé, le vénérable curé éclate en sanglots : " J'avais offert ma vie, dit-il, pour obtenir cette conversion. Maintenant s'il plait à Dieu de me prendre, de me faire souffrir : *Fiat.*" Une demi-heure plus tard commencèrent les douleurs atroces qui ne l'ont laissé qu'avec le dernier soupir. [1]

Nul doute que la Miséricorde Infinie n'ait accueilli avec tendresse cette âme si compatissante. Cependant il faut être

---

1—Lettre de M. l'abbé T. Mercier.

si pur pour paraître devant le Seigneur ! Ne cessons pas de prier pour les parents, les amis, les pasteurs qui nous ont devancés dans la mort. Par la persévérance dans la prière, nous prouverons la sincérité et la fidélité de notre attachement. Les chrétiens *ne pleurent pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance.*

Cette brève notice que je dédie spécialement aux nombreux fidèles qui ont profité de votre fécond ministère, je la dépose, bien cher confrère, en guise de fleurs, sur votre tombe vénérée, comme témoignage de cette amitié inaltérable dont les liens, noués sous les regards de Dieu et la sauvegarde de directeurs pieux et éclairés, ne peuvent être brisés même par la mort. Pendant que nous prierons pour que vous entriez promptement — si nos vœux ne sont déjà réalisés — dans la plénitude de la gloire réservée aux bons prêtres, obtenez de l'éternel dispensateur

de toutes grâces que nous imitions les saints exemples que vous nous avez donnés ; que nous soyons, comme vous, les gardiens fidèles des âmes et des œuvres qui nous ont été confiées ; que vos confrères et amis,—s'ils ne peuvent aspirer à l'éloge complet que Monseigneur l'Administrateur de l'Archidiocèse vous a adressé avec justice : " *Dilectus Deo et hominibus. Chéri de Dieu et des hommes* "— soient si fidèles au bon Dieu qu'ils méritent au moins d'entendre, à leur mort, cette parole divine : "*Euge serve bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam, intra in gaudium Domini tui. Allons, bon et fidèle serviteur, parce que tu as été fidèle en de petites choses, je t'établirai gardien de plus grandes, entre dans la joie de ton Seigneur.*" (Mat. 25, 3).